

L'école traditionnelle est-elle rationnelle ?

Pour une sociologie du langage, de
Marcel COHEN, chez Albin - Michel.
(840 fr.).

La fonction sociale du langage est, pour nous, ce que nous y trouvons de plus passionnant. Voici donc une mise au point magistrale de toutes les recherches accomplies jusqu'à ce jour à ce sujet.

La question est tellement vaste, tellement riche que, malgré les 362 p. de texte du volume, on sent qu'il s'agit là d'un exposé minimum.

Il faudrait, pour en donner une idée, reprendre mot pour mot la table des matières. Tout serait intéressant à citer, mais en ce qui concerne, surtout : le langage animal, le langage chez l'enfant, jeux de langage, l'argot à l'école, suivant le milieu (ville ou campagne), suivant le niveau social, le langage dans l'enseignement, les métiers du langage (rédaction, calcul, enseignement), persuasion et instruction, etc.

(A propos de la langue internationale, signalons seulement que les derniers débats d'« IALA » n'ont pas été du tout ce que prétendent certains partisans qui lui attribuent une décision en leur faveur, une contradiction éloquentes et efficace leur ayant été apportée).

Mais la présentation de l'ouvrage, qui est destiné bien plus aux recherches de venir qu'à une documentation sur ce qui a été accompli, est pour nous la chose la plus remarquable.

Et c'est sans doute la formule du livre scolaire de l'avenir !

Il s'agit d'une « Brochure de Travail » perfectionnée, d'un outil de recherches et de documentation et non d'un manuel selon l'ancienne mode.

Chaque paragraphe est un exposé de l'état des recherches, dans lequel figurent des chiffres renvois. A la suite du paragraphe figure une liste commentée de toutes les références, permettant un complément de documentation sur les points désirés.

De plus, Marcel Cohen ajoute, comme il a l'habitude de le faire, l'index alphabétique général facilitant toutes recherches.

Nous serions très heureux de voir cette formule se répandre jusque dans les écoles, où elle remplacerait avantageusement les manuels-digests comprenant à la fois trop de choses et... pas assez. Des « Livres de Travail » et une bonne bibliothèque vaudraient beaucoup mieux.

R. L.

La composition française

On bachote tout : le calcul, la grammaire, l'histoire, la géographie. Il n'y a qu'une chose qu'on ait du mal à bachoter efficacement, c'est l'imagination. Faites 100 exercices sur les pluriels en *ou* et c'est bien le diable si les élèves ne réussissent pas un jour (à moins qu'abrutis, ils mélangent tout, ce sont des choses qui arrivent) mais quels exercices dosés peuvent donner des idées. C'est ce que cherche depuis toujours l'école traditionnelle. Elle ne l'a pas encore résolu et les gosses qui racontent au C.P. des histoires de 2 pages, suceront leur porte-plume au C.M. avant d'écrire 8 piètres lignes.

Pour la forme, l'école traditionnelle a sérié les difficultés. Alors qu'à nos yeux, la composition française (le mot lui-même sent le moisi) est l'art d'exprimer le mieux possible la pensée de son auteur, on a morcelé comme pour la lecture. La parcelle insécable, l'atome de la langue étant la lettre, on part de la lettre et par la syllabe, le mot, la phrase, le paragraphe, on aboutit enfin en fin de scolarité au texte entier (et quel texte !).

Pourtant, on nous a toujours appris qu'un sonnet est plus difficile à écrire qu'un long poème. Alors, de deux choses l'une : ou bien, on veut faire tenir en une seule phrase la pensée d'un enfant de 7 ans et ce n'est pas un travail de néophyte (on s'adresserait plus utilement à Valéry qu'au C.E. 1), ou bien on saisit par les cheveux une phrase fragmentaire quelconque et on se coupe au départ de l'expression. S'étonnera-t-on de la suite ?

Les usagers du texte libre sont sans doute les seuls à apprendre rationnellement le français, seulement ils s'y prennent autrement. On raconte ses histoires et le style progresse de classe en classe. Il est à noter que le texte est souvent une histoire, même la description y est anecdotique car la description pure, exercice difficile, n'intéresse pas les enfants (ni les adultes). C'est pourtant l'exercice de choix de l'école traditionnelle, pour une raison simple, elle ne réclame pas d'idées car chacun sait que les enfants n'ont pas d'idées.

Au C.P. et au C.E., nous apprenons à trouver un titre à notre texte. Mettre un titre autre que « jeudi », « pendant les vacances », peut paraître simple mais cela oblige à dégager le sujet profond, l'idée principale, à la faire tenir en un ou deux mots.

Il faudra se limiter à un seul sujet, savoir terminer son histoire : « Le voyage est fini, peu nous importe ce que tu as mangé le soir à la maison ».

Bientôt, il faudra, dans l'ellipse, supprimer toutes les phrases inutiles, ce qu'on devine : « je me suis levé, je me suis habillé et je suis allé jouer dans la neige ». Ce n'est pas si simple non plus. La réalité totale se présente à l'enfant et il doit choisir les seuls faits intéressants.

Puis on exigera le choix du mot exact, de l'expression propre et à la fin, on se trouvera amené à prévoir un plan préalable, souvent de tête simplement, mais on saura tracer les idées principales et ménager des transitions. Si nous ajoutons un préambule qui allèche le lecteur et quelques phrases bien frappées pour terminer nous aboutirons peut-être un jour aux sacro-saintes « 3 parties du discours ». En tout cas, au cours de notre pérégrination vers le mieux-faire, nous n'aurons jamais tué l'expression personnelle, elle sortira avec vigueur et style.

J'entends les hurlements au mot de style. Comment prétendre donner un style aux « médiocres » ? (Pauvres médiocres, comme elle vous chérit l'école traditionnelle). Mais oui ! Tout le monde a un style, c'est l'école qui n'en a pas. Si vous avez attendu l'autobus, le médecin ou la crémère, vous savez que chaque commère a son style propre. Qu'elles m'envoient toutes une lettre et j'aurai 100 fois les mêmes plâtitudes.

On leur a désappris à écrire, on n'a pu leur désapprendre à parler, et c'est heureux pour les gens qui attendent l'autobus ou la crémère.

M. BARRÉ